



EDITION DE L'AMICALE DES STALAGS
VB et XA, B, C.

Rédaction et Administration :
46, rue de Londres, 75008 Paris
Tél. : 16 (1) 45 22 61 32 (poste 16)



Compte Chèque Postal : Amicale VB-X ABC : 4841-48 D Paris.

UNION NATIONALE DES AMICALES DE CAMPS DE PRISONNIERS DE GUERRE
(Reconnue d'utilité publique)
Inscription Commission Paritaire n° 786-D-73

HISTOIRE

Sur la Ligne Maginot, l'Ouvrage de FERMONT tient toujours,

par Georges MAISTRET. (1)

Ce document d'environ cent cinquante pages a été édité en avril 1988 par l'Association des Amis de l'Ouvrage de Fermont et de la ligne Maginot, 9, rue Albert Lebrun, 54260 Longuyon.

On est un peu surpris de la parution, un demi-siècle après, de récits et d'études, de mémoires et d'ouvrages sur cette période d'une histoire si controversée militairement et politiquement. Peut-être convient-il d'en voir la raison, d'une part dans le relatif apaisement des passions que les tragiques événements de 1940 avaient suscités dans le cœur et l'esprit de nos compatriotes, et d'autre part dans le renouvellement des générations, l'émergence de chercheurs et d'historiens non engagés qui les conduit à plus d'objectivité dans l'approche de cette première phase de la guerre.



Quoi qu'il en soit, pour ceux qui furent mêlés directement à ces combats, ceux qui y laissèrent la vie, ceux qui en réchappèrent libres ou captifs, ce renouvellement d'intérêt leur est reconnaissance, réparation et juste hommage. Ceux de la Ligne ressentent doublement une telle évolution et le document que vient de publier Georges MAISTRET leur ira droit au cœur. FERMONT comme symbole.

—O—

Le Fermont, proche de Longuyon, faisait partie du Secteur Fortifié de la Crusnes. Il est composé de sept blocs de combat et de deux blocs d'entrée (hommes et munitions). L'équipage théorique est de 599 hommes — infanterie, artillerie, génie, santé — ramené le 14 juin à 571.

Le capitaine d'active Daniel AUBERT commande l'ouvrage en dernier, dès le 15 mai. La devise de ces « prisonniers du béton », adoptée dès 1935, est : FERMES ET RESOLUS. Les lascars de Fermont lui resteront fidèles et tiendront jusqu'au bout. En quelques pages, denses et émouvantes, l'auteur nous donne à voir les violents assauts menés par l'ennemi pour réduire le fort à merci, du 10 mai au 26 juin 40. En vain ! Bien commandés, déterminés et résolus à ne rien céder, les défenseurs infligèrent de très lourdes pertes à leurs assaillants. Mais ce fut un combat pour l'honneur car, en application des clauses de l'Armistice entré en vigueur le 25 juin à 1 h 35, ils durent se rendre... / Impavidos ruinae ferient : ils sont restés impavides sous les coups. Ce fut leur plus beau titre de gloire.

Livrés à l'ennemi sans avoir été vaincus, selon la très juste expression de Roger Bruge, trompés sur le sort qui les attendait, les soldats du Fermont furent honorés par leur chef dans cette belle formule :

« NUL N'A FAIT PLUS QUE SON DEVOIR... MAIS TOUS L'ONT FAIT,

et d'ajouter sur le Livre d'Or de l'Ouvrage ces mots vengeurs et fiers :

« Entré pour commander, le 15 mai 1940
« Commandé pour sortir, le 27 juin 1940
« Temps de commandement court mais bien rempli car
« ILS n'ont pas EU l'Ouvrage par le combat.
« Merci à tous mes camarades qui sont priés de signer
« au-dessous du... »

Capitaine AUBERT, nouveau et dernier commandant de l'Ouvrage de Fermont, le 1^{er} juillet 1940.»

Il y eut bien d'autres « Fermont » sur la Ligne, combats livrés et perdus pour les mêmes raisons, longtemps ignorés mais aujourd'hui mis en lumière et considérés comme partie intégrante de l'histoire.

La troisième et dernière partie du document de Georges Maistret témoigne, au-delà de l'imaginable, des difficultés et des résistances qui s'opposaient à ce sur-

geon de la mémoire. Ecrit à la troisième personne, c'est le récit méticuleux et exhaustif de l'affrontement d'un homme et de l'administration militaire — Un pékin contre un képi !

Fondateur de l'Association des Amis de l'Ouvrage de Fermont et de la Ligne Maginot, il décida un jour des années 70 de réhabiliter le fort de Fermont, propriété militaire, laissé à l'abandon durant de longues années, dans l'intention de « conserver au bénéfice des générations futures un témoignage de l'architecture militaire et un symbole de la volonté de défense du pays ».

On ne voit pas sincèrement en quoi ou à qui une si noble entreprise pouvait déplaire, car rien ne sera épargné au Président Maistret dans ce nouveau « combat de Fermont ». D'une ténacité à toute épreuve, courageux, fier, résolu — décidément une qualité « fermontoise » — il vaincra sans jamais se rendre, les mille et une chausse-trapes tendues sous ses pieds d'utopiste. L'appui efficace de Roger Bruge et de personnalités de premier plan, quelques-unes militaires, le dévouement et le sérieux des adhérents de l'association le conduisirent enfin au but : Fermont est remis en état, un musée intérieur a été aménagé, et le 18 juin 1980 un Mémorial en l'honneur des soldats de la Ligne Maginot était inauguré, « érigé sur le terre-plein situé entre le chemin d'accès à l'Entrée des Munitions et l'ancienne route stratégique ».

Né en 1921, Georges MAISTRET n'est pas un ancien combattant de la Ligne Maginot, « mais il est devenu un ardent défenseur ». Il a bien mérité la reconnaissance des troupes de forteresse et celle des combattants de 1939-1940. Merci monsieur.

J. Terraubella.

P.S. - L'Ouvrage de Fermont est situé entre Longuyon et Longwy : voir carte Michelin n° 57, pli 2. Il est ouvert au public du 1^{er} mai au 30 septembre, les entrées des visiteurs ont lieu entre 13 h 30 et 17 heures.

Durée de la visite : 2 heures.

En avril et en octobre, il est ouvert de 13 h 30 à 16 heures, seulement les samedis, dimanches, et jours fériés.

Si vos pas de promeneur vous conduisent un jour en ces lieux, ou à proximité, allez à Fermont. Vous y retrouverez les traces de l'histoire, des souvenirs peut-être aussi...



CHAPITRE XV

L'EVASION DU CAPITAINE AUBERT 28 JUILLET 1940 (2)

Le 2 juillet 1940, les officiers des ouvrages de l'ancien secteur fortifié de la Crusnes (zone du 42^e Corps d'Armée) étaient conduits en captivité au petit séminaire de Montigny-les Metz.

Quelques jours plus tard leurs camarades de la Zone Ouest du secteur fortifié de Thionville venaient les y rejoindre.

Il est inutile de souligner la profonde amertume de ces officiers dont les équipages, après avoir résisté vaillamment jusqu'à l'armistice, reçurent quelques jours plus tard l'ordre du Commandement français de se constituer prisonniers et de rendre leurs ouvrages dans l'état où ils se trouvaient.

Malgré les promesses faites, les armes furent retirées aux officiers, ainsi que les jumelles, appareils photographiques, etc... Bien que les autorités allemandes aient qualifié cette captivité de « captivité d'honneur », le lieu de réclusion fut entouré d'une abondante quantité de fils de fer barbelés. Les officiers furent entassés dans des dortoirs (d'ailleurs munis de

matelas ou de coussins réquisitionnés en ville) à raison de 100 officiers par salle.

Le régime alimentaire aurait été des plus insuffisants s'il n'avait été complété charitablement par les Sœurs de Montigny-les-Metz.

Les aliments fournis par l'autorité allemande étaient les suivants : Matin : 1 café, 1 tranche de pain noir. Midi : 1 assiette de soupe aux choux et pommes de terre et 1 tranche de pain noir. Soir : 1 café, 1 tranche de pain noir.

La discipline rétablie par les divers commandants du camp fut fréquemment vexatoire. L'un d'eux (du grade de sous-lieutenant) émit la prétention d'exiger, sous peine d'arrêts de rigueur, le salut de tous les officiers, y compris les capitaines.

Des postes de T.S.F. furent installés dans les dortoirs, commandés à distance par le poste de garde. La propagande allemande, en langue française, fut déversée à longueur de journée, agrémentée fréquemment de discours insultants pour la France et son Armée. Aux environs du 15 juillet, les officiers dont les noms suivent s'évadèrent en plein jour : Lieutenant Souillie, Sous-Lieutenant Grégoire, Sous-Lieutenant Lequay, Aspirant Brochard. Leur absence ne fut constatée qu'à l'appel du soir. Les dortoirs furent consignés pendant la moitié de la nuit. Les officiers restèrent rassemblés debout dans la cour pendant 3 heures sous la garde de sentinelles (après annonce faite par le Commandant du camp que ces dernières avaient ordre de

(1) Ce livre intitulé « Sur la Ligne Maginot, l'Ouvrage de Fermont tient toujours » comporte 140 pages format 21 x 29. Il est vendu au profit intégral de l'Association pour que Fermont puisse revivre et continuer à être entretenu. Il coûte 90 F plus 12 F de port, et est à commander à l'éditeur : l'Association des Amis de l'Ouvrage de Fermont et de la Ligne Maginot, 9, rue Albert Lebrun 54260 Longuyon. Tél. : 82 39 35 34 ou 82 89 66 51. Il est aussi en vente à l'entrée de l'Ouvrage.

(2) Ce récit est le rapport rédigé le 15 novembre 1940 par le Capitaine Daniel Aubert lui-même, alors qu'il était à Rabat (Maroc).

Suite page 2.

Camille LAGUERRE

Ceux qui ont été à demeure au camp de VILLINGEN et ceux qui y passèrent un temps entre deux kommandos se souviennent de Camille LAGUERRE, le responsable des sports. Les mémorables parties de ballon rond entre Français, Polonais et Serbes, les matches de boxe et toutes les activités liées au délassement physique et moral du prisonnier, c'était lui qui les suscitait et les animait, avec résolution et fougue — et chacun l'admirait, le suivait, tant sa fonction d'entraîneur lui collait à la peau ! Sa stature même le servait et son amabilité, qui n'était pas feinte, son talent de conciliateur, et l'art de circonvenir le commandant du camp, dont il obtenait à peu près tout, sans compromission et dans la plus parfaite honnêteté.

Camille LAGUERRE, c'était tout cela et plus encore. D'autres, qui le connurent de plus près et plus longtemps, sont à même de témoigner qu'il fut durant toute sa captivité « un grand bonhomme », un homme de cœur et de bon conseil.

Je l'avais revu à Bordeaux il y a quelques années, tel qu'en lui-même : accueillant et sympathique, attentionné comme au camp. Quand septembre revenait, j'allai le visiter dans sa petite maison de la place Mareilhac où, en compagnie de Mme LAGUERRE, il achevait ses jours parmi les roses de son jardin, alerte et vif malgré les ans.

Aujourd'hui, Camille LAGUERRE n'est plus ! Il s'est éteint dans les derniers jours de juin à l'âge de 84 ans. Sa figure restera comme l'une des plus marquantes du Stalag VB, la première même.

Adieu, Camille, nous ne t'oublierons pas.

A Mme LAGUERRE et à ses enfants, nous présentons nos condoléances attristées. Nous partageons leur peine et nous les assurons de notre amitié.

J. T.

tirer sans sommation sur le premier officier qui se déplacerait). Pendant les jours suivants, des rigueurs supplémentaires et variées furent ajoutées au régime existant.

Le dimanche 28 juillet, la liste des officiers de carrière fut demandée par le commandant du camp. Concurrément, le bruit courut qu'après avoir séparé l'active de la réserve, les premiers devraient partir le lendemain pour l'Allemagne. L'autorisation d'assister à l'office religieux du matin avait été supprimée. Les sentinelles avaient été doublées. Le Capitaine Aubert décida de s'évader dans la nuit précédant le départ prévu (nuit du 28 au 29 juillet). Plusieurs camarades devaient l'accompagner (Capitaine Colonna, Lieutenant Ruettard, de l'ouvrage du Mauvais Bois (2)).

La partie des bâtiments où les prisonniers pouvaient circuler pendant la journée se composait de l'aile droite et de la cour attenante. Le réfectoire n'était autorisé que pendant les heures des repas. A partir de l'appel du soir, la cour était interdite et les portes des dortoirs gardées par des sentinelles en armes. La circulation était interdite et des rondes passaient pour vérifier la présence des prisonniers sur leurs couchettes. Les sentinelles extérieures étaient toujours doubles.

En raison de la présence de trois sentinelles doubles, armées de pistolets-mitrailleurs dans le verger voisin, le Capitaine Aubert avait abandonné l'espoir d'utiliser cet itinéraire et avait conçu le projet depuis plusieurs jours de s'évader par un soupirail donnant dans une cave à charbon. Un travail patient d'une semaine avait permis à cet officier de desceller les fils de fer barbelés bouchant la porte de cette issue.

Malheureusement dans la matinée du 28 juillet, la préparation fut découverte et le barbelé renforcé. Le Capitaine Aubert décida en conséquence de tenter malgré tout de s'évader par une autre voie.

L'itinéraire fut choisi pour les raisons suivantes :

1) Présence d'un petit mur formant masque par rapport au poste de garde.

2) Possibilité de se cacher dans un sous-sol situé en dessous du réfectoire et communiquant avec cette pièce par un monte-charge à corde.

Afin d'éviter la fermeture de la porte du réfectoire, aussitôt après le repas du soir, le Capitaine Aubert, au moment de la sortie, introduisit des bouts de bois dans la serrure. Il put voir le « Feldwebel » préposé à la fermeture tenter sans succès d'introduire sa clé, puis partir sans fermer la porte.

Avant de se rendre à l'appel du soir, le Capitaine Aubert prit les précautions suivantes :

— prendre sur lui les documents les plus importants qu'il détenait encore (Journal de bord, etc...);

— revêtir une combinaison de mécanicien en dessous de sa tenue et dissimuler dans ses vêtements une vieille casquette d'élève du petit séminaire retrouvée dans le dortoir au début de la captivité (cette coiffure, après enlèvement des initiales brodées pouvait, à la rigueur, prendre l'apparence d'une casquette d'employé des chemins de fer);

— confectionner un mannequin glissé dans le lit — les cheveux étaient figurés par une brosse à chaussures; — laisser en évidence, sur la chaise au pied du lit, des effets, laissant croire que leur possesseur, qui s'était dévêtu, avait dû se coucher.

Après le « Rompez » de l'appel de 21 heures, le Capitaine Aubert put, en progressant de pilier en pilier, échapper à la vue des sentinelles qui gardaient le cloître et atteindre la porte du réfectoire. Elle n'avait pas encore été fermée. Puis après avoir refermé la porte derrière lui et s'être laissé glisser par la corde du monte-charge, cet officier parvint dans un sous-sol servant de paneterie. Deux portes-fenêtres donnaient sur un couloir enterré. L'extrémité gauche du couloir se trouvait à l'aplomb et au-dessous de la fenêtre du bureau du commandant du camp. L'autre extrémité était constituée par un escalier conduisant à la cour d'entrée du séminaire.

La nuit n'était pas encore assez noire et la rue du Maréchal Pétain était très passante (en ce jour de dimanche, on pouvait entendre les voix et les rires de beaucoup de soldats qui regagnaient leurs quartiers après avoir quitté les cafés du voisinage). En outre, il était plus prudent d'attendre 11 heures, heure à laquelle la première ronde passait d'habitude dans les dortoirs. Cette précaution laissait au Capitaine Aubert la possibilité de rejoindre l'appel dans la cour au cas où un bruit de piétinement au-dessus de sa tête lui aurait fait craindre que son absence ait été découverte.

Après avoir caché ses effets militaires, cet officier attendit l'heure favorable. Quelques minutes plus tard,

un bruit de bottes dans le réfectoire et des voix parlant l'allemand lui firent penser que le feldwebel était allé chercher un ouvrier pour réparer la serrure. Pendant un quart d'heure, le Capitaine Aubert entendit en effet l'ouvrier travaillant à la réparation pendant que le sous-officier allemand arpenteait le réfectoire. Puis, plusieurs tours de clé furent donnés et seuls les pas des sentinelles sous le cloître vinrent troubler le silence.

A 11 heures, la nuit s'était obscurcie et la rue du Maréchal Pétain semblait presque déserte. Après s'être déchaussé, le Capitaine Aubert sortit du sous-sol et monta l'escalier aboutissant à la cour d'entrée.

En arrivant à la dernière marche, il tomba sur le dos d'une sentinelle immobile, appuyée sur la rampe du haut. L'homme ne se retourna pas. Le Capitaine Aubert redescendit dans le sous-sol et remonta quelques minutes après. La sentinelle s'éloignait de lui vers la gauche. Il gagna aussitôt le mur et se cacha derrière un arbuste. Puis après s'être rechaussé, pendant que la sentinelle revenait vers lui, il profita du moment où elle s'éloignait à nouveau pour longer le mur d'enceinte jusqu'à un endroit où le mur présentait l'avantage de faire un redan par rapport à l'alignement de la porte d'entrée. Malheureusement il était relativement haut (environ 3,50 m) et était couvert de tuiles plates. N'ayant pas d'appui pour les pieds, le Capitaine Aubert fut obligé de l'escalader par rétablissement. La brusquerie du mouvement fit tomber plusieurs tuiles. Cet officier sauta aussitôt dans la rue heureusement déserte. Des rafales de pistolets-mitrailleurs passèrent presque en même temps au-dessus de lui et des cris d'alarme retentirent dans le verger. S'engageant alors dans le chemin longeant la voie ferrée, il vint se cacher dans un fossé rempli d'orties.

L'alerte donnée par les sentinelles fut suivie d'effet. Des patrouilles de fantassins passèrent dans la rue et sur le chemin longeant le chemin de fer. Des S.S. motocyclistes de la caserne voisine sillonnèrent les rues pendant une demi-heure environ. Puis tout entra dans l'ordre. L'événement n'avait rien d'exceptionnel (il ne s'était pas passé de nuit jusque-là sans entendre de fusillades).

Le commandant du camp dut penser que, cette nuit-là comme les précédentes, les sentinelles éternelles avaient tiré sur une ombre (3).

Lorsque minuit sonna à l'église de Montigny-les-Metz, le Capitaine Aubert quitta sa cachette et gagna la route de Pont-à-Mousson. A la sortie de Metz (au lieu-dit Alger), il eut à passer devant deux sentinelles postées dans l'ombre à l'entrée du passage sous la voie ferrée.

L'une d'elles le héla et pointa vers lui sa lampe électrique.

Le Capitaine Aubert répondit brièvement : « Bahnhof... Arbeiter » en montrant sa casquette d'allure « chemin de fer » et fit signe qu'il se dirigeait vers le hangar aux machines. Les sentinelles le laissèrent passer. Cet officier fit à pied, pendant le reste de la nuit, le trajet jusqu'à Pont-à-Mousson. De nombreuses automobiles ou motocyclettes allemandes sillonnaient la route dans les deux sens l'obligeant à maintes reprises à se cacher dans les fossés des bas-côtés.

Arrivé à l'aube à Pont-à-Mousson, le Capitaine Aubert, après être passé sans encombre devant une caserne de S.A. se rendit à la gare.

Des sentinelles gardaient l'entrée des voyageurs. Il se rendit alors aux bâtiments des marchandises, où se mêlant aux hommes d'équipe, il attendit l'arrivée d'un train à destination de Frouard. Il fit le parcours jusqu'à cette localité dans un wagon de troisième classe en compagnie de travailleurs algériens des aciéries.

A Frouard, arrêt et trajet à pied d'une demi-heure pour rejoindre l'autre extrémité du tronçon de la ligne coupée par une destruction.

Arrivé à Nancy vers midi, le Capitaine Aubert sauta dans le train à destination de Paris qui était stationné à contre-voie. Arrivé à Paris le lendemain matin à 8 heures après un déraillement à Vitry-le-François, le Capitaine Aubert fut arrêté à la sortie des voyageurs par une sentinelle allemande qui lui demanda ses papiers. Ne pouvant exhiber aucune pièce valable, le Capitaine Aubert s'esquiva dans la foule, put sortir de la gare par la consigne des bagages et se rendre au domicile de son père à Paris.

Le 31 juillet au matin, le Capitaine Aubert prit normalement à la gare d'Austerlitz un billet pour Moulins. Il apprit par le contrôleur du train que l'autorité militaire allemande, depuis la veille, contrôlait l'identité des voyageurs à Vierzon et à Bourges, que tous les voyageurs devaient descendre à Moulins et qu'un contrôle sévère

avait lieu à la sortie de la gare de cette ville. Pendant les arrêts de Bourges et de Vierzon, cet officier descendit à contre-voie pour échapper au contrôle. Puis, à une vingtaine de kilomètres de Moulins, il profita d'un ralentissement du train pour sauter sur le ballast et rejoindre la route. Un automobiliste allant à Moulins consentit à le prendre avec lui. Malheureusement un contrôle routier à Villeneuve-sur-Allier obligea le Capitaine Aubert à descendre. De la bouche de paysans de ce village, il apprit que la ligne de démarcation était constituée par l'Allier qui se trouvait à deux kilomètres de la localité, mais que les Allemands qui gardaient le pont avaient vue sur les deux parties de la rivière. Néanmoins il décida d'en tenter le franchissement à la nage à la nuit tombante.

Arrivé sur la berge, le Capitaine Aubert constata que le courant était violent et ne lui permettrait pas de traverser sans danger de perdre ou d'abimer les documents qu'il avait emportés avec lui. La berge, à cet endroit, était très boisée et avait été organisée en ligne d'avant-postes par les troupes allemandes. Une hache et des clous trouvés dans un observatoire sur un arbre permirent au fugitif d'entreprendre la confection d'un radeau. La fin de l'après-midi y fut consacrée. Une patrouille de rive, heureusement entendue à temps, vint déranger le travail et contraignit cet officier à rester quelque temps caché dans l'eau à l'intérieur d'un saule creux.

Bien que sa montre eût été oubliée sur la berge, il ne fut pas découvert. Lorsque la nuit fut tombée (c'était malheureusement une nuit claire), le Capitaine Aubert tenta la traversée sur son radeau. A peine s'était-il éloigné de la berge, qu'il fut emporté par le courant et découvert par les sentinelles du pont qui tirèrent des coups de feu dans sa direction.

Le Capitaine Aubert regagna la rive à la nage, puis, abandonnant son projet, gagna Moulins à pied. Dans cette ville, il demanda abri, pour le reste de la nuit, à une personnalité qu'il ne lui est pas permis de désigner de façon explicite (4).

Le lendemain (1^{er} août) nanti des renseignements nécessaires sur le tracé de la ligne, il se rendit à Toulon-sur-Allier.

A partir de cette localité, il longea la rivière, surveillée de loin en loin par des patrouilles de cavaliers. En face du village de Chemilly, il traversa l'Allier par un gué profond, mais praticable l'été.

Ainsi parvenu en zone libre, le Capitaine Aubert se rendit à Nérès-les-Bains où se trouvait son épouse, puis se présenta le 3 août à l'autorité militaire de Clermont-Ferrand (5).

(2) Ces officiers renoncèrent finalement à partir ce jour-là, mais se sont évadés par la suite.

(3) Par le Lieutenant Ruettard, rencontré en France, après son évasion, le Capitaine Aubert apprit que les rafales avaient causé quelque animation. Toutefois les prisonniers n'avaient pas été rassemblés pour un contre-appel.

(4) Il s'agit de Mgr Gonon, évêque de Moulins, décédé le 21 avril 1942.

(5) Ayant demandé un poste au Maroc, le Capitaine Aubert est affecté en octobre 1940 à l'Etat-Major de la Subdivision de Rabat.

Après le débarquement des alliés en Afrique du Nord le 8 novembre 1942, il est muté au 7^e Régiment de Tirailleurs Marocains qui est envoyé le mois suivant sur le front tunisien et intégré à la Division du Maroc. Celle-ci doit faire face mi-janvier 1943 à une offensive de la 5^e Panzer Armée allemande, qui déborde les positions françaises, et le Capitaine Aubert est porté disparu le 19 janvier 1943. Ce n'est qu'en décembre 1944, après une enquête ouverte d'après le témoignage d'un de ses tirailleurs, qu'on apprit qu'il avait été grièvement blessé... et l'on retrouva son corps avec l'identification « Capitaine Daniel Aubert mort le 21 janvier 1943 ». Tombé au champ d'honneur, il repose maintenant au cimetière militaire de Carthage (Tunisie).

LE NUMERO DE SEPTEMBRE
SERA CONSACRE A L'EVOCATION DE LA
MOBILISATION DE 1939

Mots croisés n° 454 par Robert VERBA

HORIZONTALEMENT :

I. - Se mettre en route. - Sur la rose. — II. - Nom donné à diverses sectes judéo-chrétiennes aux II^e et III^e siècles. — III. - L'usure d'une feuille. — IV. - Prend de-ci de-là. - Section d'assaut d'un triste souvenir. — V. - Chef sudiste. - Marque le doute. — VI. Fleuve d'Allemagne fédérale. - Dans le vent ! - Lame d'acier pointue (phonét.). — VII. - Symbole chimique du xénon. - Existe certainement. — VIII. - Avec « à l' » devant signifie à qui mieux mieux. - Parcours à nouveau. — IX. - Rendre semblable à une sculpture.

VERTICALEMENT :

1. - Inquiets ne sachant à quel saint se vouer ! — 2. - Souvent émis par un adjudant coléreux dans l'armée. — 3. - Passes à l'eau. - Se rend. — 4. - République de l'Afrique Occidentale. - Se marre ! — 5. - Un manque total d'énergie, d'activité. — 6. - Retour du son. - En avoir, c'est avoir de la vigueur. — 7. - Pronom personnel. - En posséder beaucoup en Roumanie, c'est être riche. — 8. - Voluptueuse et lascive. — 9. - A pour principe de rouler les gens.

SOLUTION EN PAGE 6.

**CHAMPAGNE
LECLERE**

(Fils de A. LECLERE ex-P. G. V B)

Manipulant

CHAUMUZY - 51170 FISMES

Livraison à domicile.

Demandez prix.

—O—
PRIERE AUX AMIS DU STALAG V B
QUI VOUDRAIENT RECEVOIR « LE LIEN »
DES STALAGS V A - V C
DE SE FAIRE CONNAITRE
EN NOUS ECRIVANT

—O—

GUERRE 1939 - 1940 : UN CINQUANTENAIRE

TÉMOIN

Les combats de la bataille de France, longtemps méconnus ou mal connus, ont été entourés du mépris de tous ceux qui, responsables civils et militaires, n'ont pas su, par incapacité ou par calcul, leur donner l'issue heureuse que la valeur intrinsèque du soldat appelait et que le pays espérait.

Durant des décennies l'opinion publique a été entretenue dans l'idée que les soldats de 39-40 n'ont pas voulu ou n'ont pas su se battre, que tous les malheurs qui ont suivi leur défaite leur sont imputables... et, last but not least, que l'honneur perdu de la France ne fût restauré que par le sursaut ultérieur de quelques-autes...

Mais le temps a fait son œuvre qui permet aujourd'hui de porter un regard plus serein sur ces événements. Des historiens, des stratèges, des spécialistes sont apparus qui, en toute liberté, ont étudié, scruté, interprété, mis à plat la trame complexe de ces six semaines d'opérations militaires. Les archives publiques et privées ont commencé à s'ouvrir, et le paysage de cette page d'histoire, jusqu'ici obscure et impénétrable, s'éclaircit d'un jour nouveau — contre ceux-là mêmes qui refusent de savoir.

LE LIEN, qui a largement ouvert ses colonnes à ce surgissement éditorial, présente aujourd'hui les premières pages d'une étude en deux tomes, hors commerce, intitulée : « FANTASSIN DE 40 OU LE CONTESTÉ CONTESTATAIRE ».

Son auteur, Bernard HOREN d'Abbeville, était lieutenant au 51^e R.I., régiment d'infanterie de la 3^e DIM, dite Division « Picardie », commandée par le Général BERTIN-BOUSSU.

La lecture de ces modestes pages brochées nous révèle un homme que la passion de la vérité habite. Le titre qu'il a donné à ce long et minutieux travail de conception, de recherche et de composition en marque bien la signification : rétablir les faits et les gestes dans leur réalité et, ainsi, rendre à chacun son dû.

L'historique des prémisses politiques et diplomatiques de l'avant-guerre, les conceptions stratégiques

de l'Etat-Major, l'état de l'armement des armées françaises, sous une forme volontairement ramassée, constituent l'introduction indispensable à la compréhension des événements et, ici, à l'analyse des opérations sur le front de la 3^e Division, associée sur le terrain à d'autres grandes unités.

Étayée de cartes, de dessins, de plans, de statistiques, de documents divers (journaux de marche (français et allemands), d'extraits de correspondances, de citations d'ouvrages, etc. etc.), la démonstration de l'auteur se révèle d'un puissant intérêt, significative et souvent percutante. Sa plume n'est pas serve, ce qui la rend sympathique. Son regard est celui du combattant qui a vu, participé et n'a pas oublié. Par petites touches et approches successives, il montre bien l'originalité de ces combats, faits d'escarmouches locales, d'accrochages parfois sévères, d'inégalités d'armement entre les belligérants, de supériorité aérienne ennemie. Mais il donne aussi à voir, de manière parfois éloquente, la force de résistance des unités françaises, démentant ainsi des légendes tenaces sur la valeur personnelle du combattant de 40 — sans cacher pour autant les défaillances individuelles, ou de groupe.

Certes, tout le monde ne sort pas indemne de la confrontation, et les retouches de l'auteur à quelques portraits « célèbres » ne manquent pas de piquant ! Tant de réputations avaient été usurpées, ou se tenaient dans un clair-obscur complexe, qu'un peu plus de lumière nous les rend paradoxalement plus humains...

Écrit essentiellement contre l'injustice faite par l'Histoire aux combattants de la bataille de France, et en hommage de reconnaissance à ceux qui tombèrent, le témoignage de « l'écorché vif » que fut longtemps Bernard HOREN — et bien d'autres avec lui ! — mériterait une plus large audience que celle des spécialistes du service historique des armées et de quelques privilégiés. Nous le remercions vivement de nous avoir permis, grâce à l'ami Pierre DAROT, de lire son précieux mémoire.

J. Terraubella.

FANTASSIN de 1940 ou le CONTESTÉ CONTESTATAIRE

Près de chez moi, coule la Somme.

A côté d'elle, je suis né, j'ai grandi, j'ai vécu. Ce pont de la Talanne, que les Abbeillois connaissent bien, je l'ai entendu sauter en septembre 1944, la veille de la libération d'Abbeville et un pavé de sa chaussée est venu tomber chez moi, 33, rue Lesueur, où j'habitais à l'époque.

Si Hitler était parvenu à ses fins, et nous avait imposé sa paix allemande de 1000 ans, la Somme serait aujourd'hui la frontière de la France.

La Providence pour certains, le Destin pour d'autres, en ont heureusement décidé autrement, mais pour ceux de ma génération et principalement pour ceux qui en 1940 se sont battus, la Somme a été la ligne d'eau sur laquelle le 19^e Corps blindé, fer de lance de l'attaque allemande de mai 1940, s'est appuyé au sud, pour encercler les armées alliées et les détruire, dans la première partie de cette Bataille de France.

Et mes pensées vont aussitôt vers mes camarades de combat de notre 3^e Division Motorisée dite : Division Picardie, qui sont tombés là-bas, au sud de Sedan, au début de cette marche des blindés de GUDERIAN dont l'aboutissement était la prise d'Abbeville et l'arrivée à la Manche, au terme du fameux « Plan Jaune » de Hitler, plus ou moins inspiré par le Général VON MANSTEIN.

POURQUOI CE TITRE QUI SENT LA POUDRE ET LA REVOLTE ?

D'abord parce que j'étais UN de ces fantassins de 40.

Tombant de très haut, ou venant de beaucoup plus bas, les qualificatifs les plus odieux nous ont été largement dispensés.

Pour nous, les survivants, nous pourrions répondre par un souverain mépris. Mais NOS MORTS... la défense de leur MEMOIRE nous ordonne de crier la Vérité, même à tous ceux qui ne veulent pas l'entendre et malgré ceux qui, à l'occasion, sous de larges couronnes, veulent étouffer leur tragique et muette protestation.

Pourquoi ensuite « CONTESTÉ »...

Parce que contestés, nous l'avons bien été.

Et d'abord avec HYPOCRISIE, ce qui est de règle en la matière.

PETAINE, le 17 juin 1940, le premier déclare : « Sûr, de l'affection de notre admirable armée qui lutte avec un héroïsme, digne de ses longues traditions militaires, contre un ennemi supérieur en nombre et en armes ; sûr, que, par sa magnifique résistance, elle a rempli ses Devoirs ».

WEYGAND ensuite, le 25 juin 1940 : « Après une suite ininterrompue de batailles acharnées, l'ordre vous est donné de cesser la lutte. Si le sort des armes vous a été contraire, au moins, avez-vous répondu magnifiquement aux appels que j'ai adressés à votre Patriotisme, à votre bravoure, à votre ténacité. Nos adversaires ont tenu à rendre hommage à vos vertus guerrières, dignes de nos gloires et de nos traditions. L'Honneur est sauf ».

Et, en effet dans le protocole d'armistice, on relève : « La France, après une résistance héroïque, qui s'est manifestée par une suite ininterrompue de batailles sanglantes... »

Mais, aussitôt l'armistice signé, le TON VA CHANGER.

Pour Vichy, fin juin 1940, si la France a perdu la guerre, c'est parce que les Français avaient « préféré l'esprit de jouissance à l'esprit de sacrifice ».

C'est parce que « Le fantassin de 40, ne savait plus, paraît-il, se faire TUER comme ses devanciers de 14-18 » et son Ministre Xavier VALLAT, Président de la Légion

des Combattants (et décoré de l'Ordre de la Francisque n° 463) nous REFUSAIT la qualité d'Anciens Combattants parce que, estimait-il « nous ne nous étions pas battus ».

ET LE TON RESTERA LE MEME

En 1971, Pierre BRISSAUD, admirateur de Weygand, voulant expliquer son manque de réussite, lorsqu'il prit la suite de Gamelin, écrit dans le Journal de la France : « Son handicap le plus sévère est l'armée. L'armée française de 1940 n'est pas celle de 1914 ni de 1918. Elle obéit MAL, elle ne possède plus le sens du DEVOIR, encore moins celui du SACRIFICE, et la parade imaginée par Weygand ne pourra s'exécuter dans le désordre, l'avachissement et bientôt la panique... »

Que nous voilà loin de la déclaration du même Weygand le 25 juin 1940, sur nos batailles acharnées et sa reconnaissance de notre patriotisme, de notre bravoure et de notre ténacité.

A CEUX qui mettent en doute NOTRE ESPRIT DE SACRIFICE, je répondrai simplement qu'en 1940 : 120.000 Français tombèrent au Champ d'Honneur (à titre de comparaison, la bataille de Verdun commença le 20 février 1916 se termine avec 162.000 morts en 10 mois).

Et à CEUX qui prétendent nous opposer à nos pères de 14-18, je me contenterai de leur faire remarquer que tous nos chefs militaires jusqu'au grade de commandant et une grande partie des capitaines, ETAIENT des ANCIENS de 14-18.

LE MORAL DE MES FANTASSINS

Quoique lieutenant de réserve, il m'a été donné d'être mobilisé pour une période de 24 jours en 1936, lors de l'entrée des troupes de Hitler dans la Ruhr. J'ai été rappelé en 1938 au moment des événements de Munich et bien entendu fin août 1939 avec les fascicules n° 3.

Qu'il me soit permis d'affirmer qu'à aucun moment je n'ai eu l'impression de commander des appelés défaits ou fuyards en puissance.

Le fantassin français, lorsqu'il est équipé et commandé, se bat et se bat même très bien, nous aurons plus loin l'occasion de le constater.

Il y avait certes, parmi nous, des opinions politiques de tous bords, mais s'il nous arrivait d'en discuter dans les popotes ou dans les mess, le seul nom de Hitler suffisait à répondre à toutes nos questions. Il fallait SE DEBARRASSER DE LUI avant toute chose et cette NECESSITE mettait tout le monde d'ACCORD.

J'ajouterai qu'à l'arrière hélas, on ne retrouvait plus cette belle unanimité que ce soit à droite ou que ce soit à gauche.

APRES PETAINE et VICHY il y eut DE GAULLE.

Certains des combattants de 40 avaient été sensibles à une petite phrase qui clôturait son Appel du 18 juin 1940 : « Quoi qu'il arrive, la flamme de la résistance française ne doit pas s'éteindre et ne s'éteindra pas... »

Or, à cette date, seuls les véritables Combattants de 40 avaient pu allumer cette petite flamme qui ne devait pas s'éteindre et nous attendions donc une certaine réhabilitation de nos Morts, à la libération en septembre 1944... HELAS !

LA RAISON D'ETAT commande alors de faire savoir au monde entier que le peuple français, régénéré par la lutte pendant 4 années d'occupation, s'est dressé UNANIME contre l'envahisseur avec la RESISTANCE.

Mais soyons sérieux, nous sommes en 1984 et la

Raison d'Etat de 1944 n'a rien à voir avec la vérité historique d'aujourd'hui.

Au moment du débarquement du 6 juin 1944, combien y avait-il en France de Résistants ?

En comptant les déportés pour faits de résistance, ceux inscrits aux différents réseaux, les FTP et les FFI, Soustelle arrive à 2 % de la population.

Et Alain de Sedouy, auteur du Chagrin et de la Pitié, qu'on ne peut taxer de parti pris, ramène ce chiffre à 1 %.

J'ajouterai, pour être plus précis que ce n'est déjà pas si mal, lorsque nous nous souvenons que nous étions tout au plus 1 pour 1000 en septembre 1940 à refuser la défaite et encore y avait-il parmi nous à cette époque, ceux qui croyaient à la fable de « L'Épée » avec de Gaulle et du « Bouclier » avec Pétain.

Mais la Raison d'Etat fut la plus forte et un ministre de de Gaulle, DUVILLARD, venant à Amiens en 1970, le reconnut publiquement et honnêtement lorsque s'adressant à nous, il nous appela : LES SOLDATS OUBLIES DE 1940.

SALIS par Vichy, puis OUBLIES par de Gaulle, nous ne voulons plus en outre être MYSTIFIÉS et c'est POURQUOI je suis CONTESTATAIRE.

Lorsque nos prisonniers, qui venaient de payer de cinq années de captivité, les inconséquences de nos dirigeants civils et militaires, rentrèrent dans leurs foyers, l'Histoire était FAITE...

Non par des historiens dignes de ce nom, mais par de grands procès politiques, bientôt suivis de mémoires, plaidoyers ou réquisitoires, par des politiciens ou des militaires dont l'objectivité n'était pas le premier souci, et dont l'activité militaire, pendant les six semaines de combats de la Bataille de France, s'était déroulée à une distance respectueuse de ceux-ci.

COMBATTANTS de 40, nous sommes CONTESTATAIRES, parce que nous refusons d'admettre la manière dont on a voulu nous présenter les RESPONSABILITES de cette DEFAITE (...)

TOUT FRANÇAIS, de bonne foi, se doit de constater que nous avons été les SEULS contre l'armée allemande de 1940.

Nos Morts n'ont pas attendu pour se battre que les Anglais s'engagent franchement dans la lutte, comme ils le feront trois mois plus tard à compter de la Bataille d'Angleterre.

Ils n'ont pas attendu, non plus, que la Russie, à son tour attaquée le 22 juin 1941, se décide, enfin, à comprendre, un peu tard, quel était son véritable ennemi.

Ils n'ont pas attendu, pour RESISTER, que l'Amérique, deux ans plus tard, comme elle en a l'habitude, jette dans la balance le poids formidable de son industrie et de sa jeunesse.

Ils ont été LES PREMIERS à allumer cette flamme de la Résistance qui ne devait pas s'éteindre, comme le disait de Gaulle le 18 juin 1940, avec cette différence toutefois qu'avant de refuser l'Armistice, ils refusèrent la Défaite et qu'avant de sauver la France, ils sauvèrent son HONNEUR (...)

NOUS N'AVONS PAS ÉTÉ LES SEULS A NOUS BATTRE

Arrivé au terme de cet exposé concernant les combats de la 3^e DIM et des unités rattachées, je dois affirmer avec FORCE, que nous n'avons pas la prétention d'avoir été les SEULS à sauver l'honneur en mai et juin 1940.

Toutes proches de nous, les troupes françaises opposèrent une admirable résistance à La Horgne et à Montherme. N'oublions pas non plus, le sacrifice des troupes encerclées à Lille qui retarderont de 3 jours l'arrivée de l'ennemi à Dunkerque. Et à Dunkerque même les combats des 12^e, 32^e et 68^e divisions d'infanterie qui, réduites à quelques compagnies, permettront les rembarquements jusqu'au 4 juin 1940. 250.000 britanniques (soit la presque totalité du corps expéditionnaire) et 100.000 Français réussiront à partir, mais 40.000 Français resteront prisonniers.

Au cours de la deuxième période de cette Bataille de France, en juin 1940, comment ne pas mentionner les combats des 13 et 14 juin 1940 à Heiltz, Le Maurupt et Le Buisson (près de Vitry-le-François) où le Commandant LOUSTANAU LACAU du 12^e Zouave, arrivé en pleine attaque de Guderian, lui détruit 29 chars. Grièvement blessé, transporté à l'hôpital-prison de Chalons, il s'évadera le 16 août pour reprendre aussitôt la lutte. Il fonde le mouvement de résistance « Alliance », rattaché à l'Intelligence Service et dès le 1^{er} mai 1941 est en liaison radio journalière avec Londres (3000 membres dont 420 fusillés ou massacrés).

Après l'appel de Pétain du 17 juin de CESSER LE COMBAT, comment ne pas citer l'épisode des 558 Cadets de Saumur et des 500 Elèves-Officiers de Saint-Maixent qui, du 19 au 21 juin 1940, tinrent tête à une division de cavalerie allemande.

Rappelons-nous aussi les derniers combats des 450.000 hommes encerclés derrière la ligne Maginot, magistralement relatés dans les livres de R. BRUGE.

Et après l'armistice l'ultime résistance de ceux qui assiégés dans les ouvrages fortifiés, n'accepteront de se rendre qu'aux autorités de Vichy, les 1^{er} et 2 juillet. Ils étaient plus de 20.000 et Huntzinger en ignorait le nombre. On n'en avait même pas parlé lors des discussions sur l'armistice. Le gouvernement de Vichy fera envoyer ces courageux combattants vaincus, en captivité pour éviter l'occupation de la ville de Lyon, si chère au Président Herriot.

Souvenons-nous enfin du brio avec lequel notre Armée des Alpes « ridiculisa » les tentatives velléitaires de Mussolini.

CONTESTATAIRE... POURQUOI ?

La raison principale de notre contestation n'est pas tellement ce que nous avons eu à subir par la faute de nos gouvernants et militaires de l'époque, mais la FAÇON dont ces tristes événements ont été présentés aux Français (p. 131).

Note. - Le lieutenant Bernard HOREN échappa à la capture. Le 10 juillet 1940 il était à Lyon, libre.

Un livre : « De la guerre à la paix »

Fernand MASSON n'est pas un auteur novice. Il a publié, dès 1947, ses souvenirs de captivité. Nous en avons ici-même (1) commenté la traduction allemande qui parut en 1986. Nous avons dit les mérites du narrateur et de son œuvre. Ce prisonnier intrépide, courageux et fier était conduit par ses qualités mêmes à forcer le destin, à refuser sa condition, à regimber contre ses geôliers, à tenter l'évasion. Une première fois, il essaya de s'échapper de l'île frisonne de Juist où l'avait relégué son insubordination ; mais le mauvais temps déjoua son projet. Une seconde fois, dans le chaos de la débâcle allemande, il faussa compagnie à ses gardiens, courut mille risques jusqu'au moment où l'arrivée des troupes anglaises lui rendit simultanément la sécurité et la liberté. Cette odyssee, aux cent actes divers, méritait d'être contée ; elle le fut par notre camarade dans une relation prenante dont le mouvement vigoureux épouse à souhait le rythme fiévreux du vécu.

Une quinzaine d'années après la libération, Fernand MASSON est revenu sur les lieux de sa captivité. Ce voyage est la matière d'un petit livre intitulé « De la guerre à la paix », qui vient de paraître aux Editions Francophones, à Tourcoing. Mais il ne s'agit pas, disons-le d'emblée, du banal retour d'un prisonnier sur la terre de son exil et de sa misère. La relation de MASSON à l'Allemagne est profonde, complexe et ambiguë. Certes, comme tout captif, notre camarade a souffert dans son corps et dans son âme, maudit le pays et les hommes qui l'emprisonnèrent, cherché à les fuir, pleuré de joie en retrouvant sa patrie. Pourtant, ce prisonnier germaniste que sa connaissance de l'allemand a mis en valeur pendant toute la durée de sa captivité, éprouva lors de son rapatriement, le déprimant sentiment d'un déclassement, d'une déchéance. « Lui qui avait été ou s'était cru quelqu'un, en Allemagne, au milieu de ses compagnons d'exil, au sein de cet exil même qui donne de la grandeur, il avait basculé du jour au lendemain au niveau des autres Français. Et il avait éprouvé de cette « chute » un profond dégoût... »

Il fallut, semble-t-il, un certain temps à notre camarade pour qu'il se débasse de cette impression. Mais il lui est resté la permanente nostalgie d'une Allemagne de rêve, terre de légendes et de poésie. N'a-t-il pas porté sur lui, pendant presque toute sa captivité, tel un viatique spirituel, un recueil de poèmes de Goethe ? Libéré, rendu à la France familière, il regrette la sentimentalité allemande, la « Gemütlichkeit », cette alliance de confort psychique et de bien-être physique, cette tiède sensation d'harmonie entre les êtres présents et les choses ambiantes, et dont nul vocable français ne

peut rendre les intimes résonances. Comblé de joies familiales et de satisfactions professionnelles, Fernand MASSON entretient, pendant quinze années, comme une épine dans son bonheur de vivre, le désir, lancinant et pour ainsi dire masochiste, de revoir les lieux où il a souffert et vers lesquels il se sent irrésistiblement attiré. C'est à cet envoûtement qu'il cède, c'est à cette « magie » qu'il succombe, et c'est le « pèlerinage » qu'il accomplit avec le sentiment quasi-religieux de visiter des « lieux sacrés », les « hauts lieux » de sa captivité.

Ce voyage est littéralement le cheminement de la guerre à la paix, comme le suggère le titre, fort bien choisi, du livre. La paix, Fernand Masson la trouve partout sur cette terre allemande qu'il a quittée en 1945, mutilée, ravagée, et qu'il s'étonne de retrouver renouvelée et embellie. C'est la paix de la nature immuable — « le Rhin qui coule avec la même sérénité » —, la paix qui a replanté des arbres là où la guerre les avait fauchés — la paix qui transforme le sol ingrat d'une île frisonne en y créant « une véritable petite forêt avec des arbres, des lièvres et des chevreuils » — la paix des villes reconstruites dont le prisonnier gardait une image de ruines — la paix dans le cœur des hommes qui ouvrent leurs bras à l'ancien soldat vaincu, dans le total oubli de la querelle d'hier. Mais la paix essentielle, c'est celle que le narrateur restaure dans son cœur divisé. Le voyage guérit le germaniste de la nostalgie qui le poignait depuis trois lustres. Il permet à cet homme sensible de jeter par dessus bord le faix des souvenirs importuns. Il met le Français encore incertain de ses choix politiques en mesure de faire définitivement table rase de « tout un fatras d'idées préconçues, de parti pris, de projets de revanche et de domination, d'ignorance et de rodomontades ». Au conflit des sentiments contradictoires a donc succédé la paix d'un cœur réconcilié avec lui-même. « Le pèlerinage » a été opérant ; il s'est révélé exorciseur et libérateur.

Nous ne savons pas si l'auteur a hésité longtemps sur la forme littéraire à donner à ses confessions. Mais nous pensons qu'il a judicieusement procédé en renonçant au moi du journal intime et en choisissant le récit à la troisième personne. C'est ainsi qu'il se dissimule et s'objective dans un couple apparemment romanesque, mais qui est, en fait, le sosie du couple réel. Celui-ci se réduit d'ailleurs à une unité de pensée et de volonté : les deux protagonistes, Paul et Thérèse, se fondent dans un projet commun : voir et revoir l'Allemagne. Thérèse est le témoin, la confidente et l'alter ego de Paul ; elle est aussi une part de sa mémoire. Sa présence facilite la rétrospection de Paul, elle rend plausible et naturel le va-et-vient entre le passé et le présent ; ainsi

les retours en arrière sont incorporés sans hiatus à la trame narrative. Avant de revoir les lieux de sa captivité, Paul a reconstitué en esprit, par évocations successives, avant et pendant le voyage, tout le passé qui le hante. Par la lecture du journal intime et de lettres anciennes, dans des conversations avec Thérèse, dans des « rêveries », dans des monologues intérieurs, Paul a retracé la drôle de guerre, narré les combats de 1940, décrit sa capture, embrassé dans une vue synoptique l'errance du prisonnier ballotté d'un camp à l'autre, dressé le décor des îles frisonnes, son séjour principal et « préféré ». Aussi, quand l'ancien prisonnier foule à nouveau le sol allemand, le passé intériorisé a-t-il déjà desserré son étreinte. Et c'est un homme tranquillisé et heureux qui scelle avec l'Allemagne nouvelle un pacte d'amitié.

On pourra sourire du style parfois emphatique et hyperbolique du récit, de l'abondance des vocables à valeur superlative : merveilleux, magique, miracle, enthousiasme, etc. Mais la foi, surtout celle du néophyte, n'est-elle pas inséparable du pathétique verbal ? On pourra trouver exagérément sentimentales les embrassades finales qui ferment le livre. Mais pourquoi douterions-nous de l'authenticité de « ces braves gens » dont Fernand Masson a su conquérir la bienveillance ? On pourra juger ingénument optimiste la déclaration de fraternité que Thérèse adresse au genre humain. Mais seuls les désabusés et les cyniques refusent aux bons sentiments toute valeur exemplaire et toute force convaincante. On pourra considérer avec incrédulité ce Friese, cet ancien gardien-batteur, à qui le regret de la dureté passée et l'émotion des adieux humectent de grosses larmes la moustache. Mais ne peut-on voir, à la rigueur, dans ce personnage miraculeusement transformé, l'incarnation individuelle d'une Allemagne naguère dominatrice, arrogante et brutale, mais venue depuis à résipiscence et prête à la fraternité.

Ne boudons pas notre plaisir. Louons plutôt notre camarade de sa foi, de sa bonne foi, de sa sincérité. Il est de fait que Fernand Masson a mis son cœur à nu avec ses dissonances et ses apaisements, ses tendresses et ses enthousiasmes, sa candeur et son emphase. Reste, pour notre édification, le meilleur du livre : l'exemple et le témoignage d'un prisonnier et d'un homme de bonne volonté, impavide et intraitable dans la guerre, magnanime et chaleureux dans la paix.

Eric GROS.

Juin 1989.

Edts Francophones, 59, R. G. de Mortagne, 59200 Tourcoing. Prix 78 F.

(1) Voir Le Lien de juin 1987.

LA GAZETTE DE HEIDE

LE CŒUR EN CAPTIVITÉ

S'il y eut, dans les fermes, quelques aventures amoureuses entre de pauvres exilés de l'Est et des prisonniers, ce ne fut pas la généralité.

La plupart vécurent un célibat chaste et n'attendaient de réconfort que des lettres de leurs épouses ou fiancées. Il n'y eut guère de coups de canif aux contrats.

Pour correspondre, il fallait faire des prouesses pour écrire des lettres enflammées sur des feuilles de 25 lignes ou des cartes de sept en style télégraphique. Elles passaient par la censure avant de parvenir au destinataire, les censeurs étaient des Allemands qui connaissaient bien notre langue ; il était difficile de dire ce que l'on pensait.

Il y eut des mariages par procuration grâce à une loi française et même belge. Un simple formulaire à remplir et à signer et les deux fiancés étaient unis légalement. La demoiselle devenait Mme Untel et son époux portait l'alliance en or recue dans un colis. Il ne restait plus qu'à consommer le mariage, mais ce serait pour la libération.

Il y eut aussi hélas des ruptures. Un de mes amis apprit par une parente que sa compagne avec laquelle il avait vécu dix ans, avait quitté le domicile conjugal, emportant les meubles et ses instruments de travail de tapissier. Heureusement ils n'avaient pas d'enfant.

Un autre reçut de sa fiancée une lettre de rupture. Quant aux Allemandes... il nous était défendu de les fréquenter, Hitler voulant préserver la pureté de la race aryenne, base de sa doctrine.

Les contrevenants étaient sévèrement punis ; le non aryen allait, après jugement, dans un camp de représailles ou à la prison de Graudenz, dite prison de « la mort lente », et l'aryenne en forteresse pour deux ans minimum. Le jeu n'en valait pas la chandelle !

Il y eut cependant des exceptions et certains jouèrent avec le feu. Ils en tiraient de nombreux avantages, outre les faveurs de la dame, l'écoute de la radio anglaise par exemple. Ils nous rapportaient, le soir, des nouvelles non truquées.

Nous avions parmi nous un coureur de jupons qui avait avant la guerre vécu de la largesse de « ces Dames » et recevait d'elles encore lettres et colis. Une jeune femme allemande dont le mari était au front, que l'on surnommait Poupette à cause de son visage poupin, tomba dans ses filets. Ils se voyaient grâce à la complicité de la cantinière.

Un jour Poupette reçut la visite du bourgmestre qui

lui remit un certificat attestant que son mari avait trouvé une mort glorieuse sur le front de l'Est, pour « son Führer et sa patrie », et que le Grand Reich lui accordait la croix de fer à titre posthume. Le corps du défunt resta sur le champ de bataille, enterré dans un cimetière militaire au milieu de ses camarades, selon la coutume allemande.

Une cérémonie eut lieu dans le funérarium de sa ville avec un peloton d'honneur qui chanta : « j'avais un camarade » et tira des salves.

Sa femme prit le deuil et s'abstint huit jours, puis, vêtue de noir, tout recommença.

À la libération elle demanda à notre Don Juan de rentrer à Paris avec lui. Bien embarrassé, il nous dit :

Qu'en ferais-je ? A moins que de la mettre au trottoir !

Un Belge Flamand, rencontra une jeune rousse, mariée, de Hambourg, au teint de lait. Comme entre eux l'obstacle de la langue n'existait pas, ils firent plus ample connaissance. Ils se retrouvaient dans les blocs de pierres de la digue. Pour aller au rendez-vous, elle partait la première et traversait la lagune en suivant un isthme. Lui venait une demi-heure après par le même chemin. Ils furent dénoncés à la Gestapo par un civil allemand.

Un policier du haut d'un balcon suivit le manège à la jumelle puis alla les surprendre en flagrant délit. Ils passèrent tous deux devant un tribunal. Le camarade écopa d'un séjour au camp disciplinaire dont il sortit squelettique à la libération et, l'Allemande, eut deux ans de prison ferme qu'elle fit entièrement puisque cela se passait en 1943.

La sentence nous fut lue, à titre d'exemple, au rassemblement journalier.

(Extraits de mon livre Les années tristes).

A MES AMIS DE HEIDE

J'ai appris que notre camarade ANTICH dit ANTIC avait subi une petite « attaque ». Je lui souhaite un bon rétablissement.

ANTIC est un Serbe, originaire de Yougoslavie, qui fut avec nous au kommando 583 de Heide. A la fin de la guerre il ne rentra pas dans sa patrie passée à l'Est, et épousa une Allemande de Heide. Il y fonda son foyer. Ils tinrent longtemps une station-service-magasin d'accessoires à la sortie de la ville.

Depuis quelques années, depuis qu'il n'est plus HEIMATLOS : apatride mais ayant retrouvé la nationalité yougoslave, il peut franchir les frontières et ne manque pas une réunion banquet avec l'Amicale des ACPG de Heide. Sa femme l'accompagne. Ils ne parlent qu'alle-

de midi pouvait satisfaire largement les estomacs les plus difficiles, le « trou champenois » ayant facilité sans doute la digestion de chacun ; enfin la collation du soir était suffisamment copieuse pour empêcher les affamés de se plaindre. Inutile de préciser, la réunion se passant en Champagne, que le vin du même nom a été à l'honneur et a coulé à flots toute la journée, sans que le reporter de service ait entendu dire que des convives avaient été incommodés.

Comme en pareille circonstance, les langues ont été bien souvent en mouvement, que ce soit pour rappeler des souvenirs (les bons et aussi les mauvais) comme pour détailler de véritables histoires belges racontées par un véritable Belge, n'est-ce pas Marcel ?

Les appareils photo ont également fonctionné et, à ce sujet, la vérité oblige à dire que l'assemblée a bien ri lorsque l'ancien Homme de Confiance a voulu prendre les « vieux mariés » s'embrassant sur la bouche,

mand. A nous de nous débrouiller. On prend soin de les placer à côté de germanophones.

Un jour, avisant mon ruban de croix de guerre à la boutonnière de mon veston, elle pointa le doigt dessus et me demanda : — Was ist diese Band da ? (Que signifie ce ruban ?)

Sans réfléchir et oubliant que j'avais à faire à une Allemande, je répondis :

— Eisenkreuz : la croix de fer ! Franzosisch natürlich.

Je lus la consternation sur son visage. Hé oui, je suis un PG mais auparavant j'ai fait la guerre, lui dis-je. Elle aussi l'avait oublié.

Chers(es) amis(es) je vous laisse. Recevez mes amitiés et bonnes vacances !

AYMONIN Jean - 27641 X B.



Le violoniste FOCHEUX au camp de Villingen (V.B).

LE COIN DU 852

Si à l'assemblée générale du 16 mars dernier, le Kommando 852 brillait par son absence comme vous l'indiquait mon article paru dans le n° 451 d'avril, par contre, deux mois plus tard, exactement le 14 mai suivant, une circonstance particulière permettait à quatre anciens du 852 de se retrouver lors d'une réunion d'un tout autre ordre. En l'occurrence il s'agissait de célébrer les noces d'or de nos amis GOBILLARD, Roger et Marthe s'étant mariés le 13 mai 1939. Ils avaient eu la délicate attention d'inviter DEHOSSAY, MARTIN et moi-même, chacun étant bien sûr accompagné de sa propre épouse, à partager leur joie.

Pour une réussite, ce fut une réussite ! D'abord le temps était de la partie, le soleil s'étant montré généreux de rayons toute la journée ; ensuite le menu du repas

alors que son flash, par esprit de contradiction, s'est obstiné à ne pas fonctionner cinq fois de suite !

Bien que les héros du jour n'en aient rien dit, peut-être ont-ils quand même songé un instant, avec sans doute un peu d'amertume, qu'il y a 50 ans alors que s'ouvrait pour eux une nouvelle vie, près de 4 mois après la guerre était déclarée, Roger était mobilisé et ne devait revenir au foyer qu'en avril 1945. Le nuage qui a assombri leurs premières années de mariage ne peut être rayé de leur mémoire. Heureusement la vie a, par la suite, repris le dessus. Roger et Marthe peuvent maintenant regarder avec joie ceux qui les continuent ; Nicole et Gérard pour la première génération, Olivier, Delphine et David pour la seconde. Bientôt sans doute la troisième prendra sa place dans la généalogie familiale. C'est tout le bonheur qu'on peut leur souhaiter.

René LENHARDT.



Quelques brèves nouvelles.

Je venais d'expédier à mon ami PERRON mon petit



A NAMUR, CE DIMANCHE 23 AVRIL 1989

Un ciel gris... un soleil paresseux qui perce difficilement la nuée sauf ses rayons qui sont dans le cœur de nos amis belges accueillant, comme toujours, leurs camarades et amis français en cette Wallonie si près de nous tous — et dont nous partageons l'émotion encore si vivante après tant d'années depuis 1940... Comme le temps passe!

La Messe du Souvenir est très émouvante dans le recueillement et le souvenir de nos camarades défunts, que nous n'oublions pas. Hélas, chaque année la mort creuse le vide dans nos rangs, vide qui se fait sentir lourdement, aussi nous sommes reconnaissants aux veuves de nos anciens camarades décédés de maintenir par leur présence le « lien » en souvenir de leurs chers disparus.

LA CHRONIQUE DE PAUL DUCLOUX

XX^e VOYAGE P.G. : SANDBOSTEL

Ce dernier voyage au Stalag XB de Sandbostel a connu un très grand succès.

Avant le départ j'ai reçu une charmante lettre de M. Rudiger de Selsingen. Je tiens à en citer quelques extraits : ... « C'est pour moi un honneur de vous informer que les communes de Selsingen-Sandbostel comptent fêter votre visite avec les attentions qu'il se doit ».

« Je crois qu'il faut jamais croire que quelque entreprise puisse être la dernière ; je souhaite quant à moi vous saluer ainsi que votre chère épouse encore de nombreuses fois à Sandbostel »...

Avant de poursuivre sur ce sujet, je dois noter que la première journée a été un peu perturbée. Nous devons coucher à Gembloux... pas d'hôtel pour nous recevoir. Il a fallu atteindre Liège. Nous avons tout de même rencontré le paysage... qui était très mouvementé en fin mai 1940!

Le déjeuner a été pris à Colombey-les-Deux-Eglises où beaucoup se sont recueillis sur la tombe du Général Charles de Gaulle.

Le lendemain, dans la soirée, nous avons fait une entrée très remarquée dans le centre de la belle ville de Bremen. Même « Roland » qui imperturbablement veille sur la bonne marche de la belle Markt-Platz a eu... comme un léger sourire! Quant aux habitants médusés, ébahis... ils n'avaient jamais vu cela, le beau car Michel avec « Thierry le Conquérant » (c'était notre remarquable chauffeur).

Après un repos bien gagné au luxueux hôtel « Uberssee », le lendemain à 10 h 30 nous étions devant l'imposant cimetière militaire. La délégation allemande était sur place conduite par le très distingué M. Detlef Hesse (Samtgemeindegemeister), M. Rudiger, Mme le Maire de Sandbostel, souriante et gracieuse ainsi que les membres du conseil local.

Grosses difficultés. Habituellement nous avions ma fille Catherine (licenciée d'allemand) qui a été retenue à son école à Bremen.

A chaque voyage, Pont-à-Mousson est bien représenté ; avec l'ami Sayet nous avons mis sur place un « relais »... Je prononçais une phrase en français et lui traduisait en allemand. Voci quelques passages du discours : « Depuis la fin de ma captivité je suis retourné à Sandbostel depuis de très nombreuses fois, et avec des amis, nous gardons un souvenir très particulier de notre voyage d'octobre 1982. Ce voyage est le vingtième où nous venons nous recueillir, une dernière fois sans doute, dans ce lieu où nous avons passé une bonne partie de notre jeunesse ».

« Cette vision lointaine nous permet de faire d'heureuses constatations ; cette vie de camps, de kommandos nous a permis de conserver ce même esprit d'AMITIE et d'UNION ».

« Nous avons appris à mieux connaître nos voisins. La meilleure des démonstrations a été faite au cours des merveilleuses journées d'octobre 1982 ».

« Beaucoup de mes voyageurs sont morts, d'autres souffrent dans des hôpitaux, etc... Moi-même, j'ai lutté, j'ai souffert, mais grâce à un excellent moral j'ai tenu le coup ! et cela n'est pas encore fini... »

« Nous avons le grand honneur d'avoir parmi nous Mme Mercier, de Charleroi, dont le mari a prodigué, pendant deux longues années, ses soins aux prisonniers

texte à paraître dans Le Lien de juin, lorsque j'ai reçu une carte de l'ami ENCELOT (représentant une vue de 14 châteaux situés en Loir-et-Cher). Merci, ami. Sa santé est bonne, malgré une baisse sensible de la vue, et il a peur de conduire. Merci encore de nous donner de tes nouvelles.

Relevé dans Le Lien de mai les noms de nos camarades COULON, JOUILLEROT et FEYRIT, ceci dans le Courrier de l'Amicale.

Quant à notre ami FRUGIER il est toujours en bonne forme ainsi que Mme. Il est souvent en contact avec notre ami ENCELOT — ils sont assez près l'un de l'autre — ce qui entretient l'amitié entre eux et par répercussion avec tous les anciens du 604. Bravo!

En ces derniers jours de mai, un coup de fil de notre ami « Nénesse » COULON, qui sort de clinique après l'opération de la vésicule biliaire (?). Il n'avait pas besoin de cela. Meilleure forme mon vieux Ernest. Il m'apprend en outre, que notre ami JOUILLEROT a de graves difficultés avec ses jambes. A lui aussi nous souhaitons de se sortir de ce mauvais pas avec une meilleure santé.

Une longue lettre de notre ami BASSINDALE qui vient de sortir de terribles épreuves de santé, jugez-en :

En 85, congestion cérébrale, avec paralysie du côté gauche et fauteuil roulant. Ensuite arthrose dans les genoux. Peu après embolie au cœur, pose d'une pile et il y a quelques jours un autre ennui de santé avec la

prostate. Ne croyez-vous pas mes amis que notre ami René a suffisamment dérouillé? Souhaitons lui une meilleure santé et assurons le de toute l'affection des anciens copains du 604.

Au mois prochain les amis, avec peut-être, une surprise...

Mle 369 - Stalag I B puis X B.
M. MARTIN.



Les champions du bridge 1942 du Kommando 604. De gauche à droite : RAGER, MARTIN, ROBERT et BASSINDALE - « Les inséparables ».

L'Assemblée générale des Stalags V belges suivait cette cérémonie et nous y retrouvons une très belle réunion par la présence de nombreux camarades et amis belges et français, même si la « délégation française » est réduite! (Il nous faut excuser de nombreux camarades retenus par la santé ou raisons familiales mais toujours fidèles en pensée au souvenir).

Le Président Armand ISTA et épouse Jane, si dévouée, président cette réunion, et c'est avec émotion que notre ami Emile LEGRAIN, vice-président et ancien d'Ulm V B, félicite et adresse au couple présidentiel qui fête ses Noces d'Or, ses vœux de bonheur et de santé, en toute simplicité. Toute l'assemblée se lève et acclame chaleureusement les deux époux. Bravo! à tous les deux et que longtemps encore nous puissions, Belges et Français réunis, les remercier pour toute leur activité et dévouement dans leur tâche parfois difficile. A nous de leur rester fidèles et les encourager.

Le banquet traditionnel mérite tous les éloges. La réussite est complète : on ne peut la résumer que par ces mots : c'était parfait! Choix du menu... personnel empressé. A mettre au Livre d'Or du traiteur que nous connaissions déjà.

Il n'est que de bons moments qui ne se terminent ; chaque jour a ses joies, demain ses peines : il faut une fois de plus se séparer en se disant : A l'année prochaine, aussi nombreux qu'aujourd'hui, mais pas moins. Et sur cet espoir, vos amis français vous disent UN GRAND MERCI!

L. VIALARD.
Ancien d'Ulm V B.

Etaient présents nos amis belges anciens d'Ulm : MM. et Mmes Marcel Belmans, Gustave Wautelet ; Mmes Thérèse Denis, Angèle Storder ; M. Emile Legrain.

Côté Français : MM. et Mmes Julien Duez, René Fauchoux ; Mme Constant Yvonet, Mme Huguette Crouta. S'étaient excusés : le Président Langevin, les vice-présidents Lavier et Schroeder, d'Ulm, et tant d'autres : Ponroy, Mourier, Emile Gehin, Henri Perron et tous les dévoués du Bureau ainsi que MM. et Mmes Roger Rein et André Balasse et Mmes Fillon, Courtier, Miquel, Cadoux, Sénéchal, Jacquet ; MM. et Mme Vailly, Joseph, Batut, etc.

NOS PEINES

Mme DAMINET a la douleur de nous faire part du décès de Mme BOUFFE, sa mère, âgée de 98 ans.

Nous partageons sa peine et assurons Mme DAMINET, veuve de Lucien DAMINET, ancien d'Ulm, de toute notre douloureuse et fidèle sympathie en cette pénible circonstance et lui renouvelons nos plus sincères condoléances (Puteaux, 21-04-89).

EN ARDECHE LE 25 MAI 1989

Nos amis GRANIER et MOUFFLET avaient organisé la Journée du Souvenir et de l'Amitié le 25-05-89. Nous en reparlerons dans un prochain Lien... mais comme toujours quel succès! Un grand bravo aux organisateurs. A bientôt.

L. V.

de guerre malades au Lazarett de Sandbostel ».

« Ayons une profonde pensée pour tous ceux qui souffrent... et avec le dépôt de cette modeste couronne songeons à tous ces malheureux qui reposent en ce coin tranquille de Sandbostel ».

« Vive l'Amitié Franco-Allemande! »

Grâce à l'appui de notre camarade Jean De Grave, de Bonneville, nous avons eu connaissance des termes du discours prononcé en allemand par la distinguée représentante du conseil municipal de Sandbostel, Frau Gréti Hildebrandt.

Ayant une profonde connaissance de la langue allemande Jean a pu traduire les paroles prononcées au cimetière militaire. Voici ce discours :

« Mesdames, Messieurs,

« Au nom de la commune de Sandbostel je vous accueille ce matin au cimetière où reposent des prisonniers décédés pendant leur captivité ».

« Vous faites aujourd'hui et ici un voyage dans le passé qui pour la plupart d'entre vous, vous rappelle des souvenirs pénibles et douloureux ».

« Vous êtes venus ici pour vous souvenir et en même temps nous rappeler ce passé ».

« Vous n'avez pas oublié et nous ne devons pas oublier ».

« Mais vous êtes venus, ce qui signifie que vous ne voulez pas rompre avec nous, mais continuer à nous rencontrer. Car c'est par les rencontres que l'amitié naît et se renforce ».

« La commune de Sandbostel a fait de ce cimetière un lieu de recueillement ».

« Que vive l'amitié Franco-Allemande! »

Avec l'ami Charles Borie nous sommes allés déposer la couronne au pied de la grande croix. Minute émouvante dans ce lieu qui se transforme chaque année (que d'heureux changements depuis 1973... incroyable!)

Pendant toute la durée de la cérémonie le drapeau tricolore de ma petite section P. G., porté dignement par le grand Jean Poudevigne, de l'Ardèche, a flotté apportant ainsi une note réconfortante, dans ce coin émouvant au possible.

Après ce recueillement nous nous sommes retrouvés tous ensemble devant une table bien garnie.

Triste retour à l'emplacement du camp avec quelques rares vieilles baraques... infirmerie! Notre ami Lavigne, de l'Ardèche, a même retrouvé l'endroit où en compagnie du Docteur Mercier ils avaient ensemble soulagé de nombreux P. G. en détresse.

Les 14 kilomètres de Sandbostel à Bremervorde furent très rapidement effectués. Il n'en était pas de même en mai et juin 1940! que de souffrances; pour moi ce fut un véritable calvaire.

A l'hôtel Daub, le menu était réconfortant. Beaucoup de camarades ont retrouvé les familles allemandes (souvenirs d'octobre 1982).

Retour sans histoire jusqu'à Ostende; longue visite commentée de Bruges qui mérite bien son nom de Venise du nord.

La côte belge, Dunkerque... « Chaudière Lilloise ». Grâce à mon camarade de captivité Desnoulze Henri, de Lambersart, nous avons pu constater qu'après 49 années il était presque impossible de retrouver les lieux tragiques. Très approximativement j'ai « cru » que le trou mortel du 29 mai 1940 était bien là. Pas de trace de la « cave » où se trouvait le Général Juin. Le zouave Pelosse, à Haubourdin a retrouvé un « pont »... où avec un vélo sans frein il avait subi un violent tir de mitrailleuse. La

« Citadelle » où tant de P. G. ont séjourné a bien été localisée. C'était un jour de fête, vision fugitive en raison de l'affluence. Pauvre camarade Lauferon, d'Oudry, il avait « loupé » Tongrines, même échec pour la Citadelle. Le cimetière militaire d'Haubourdin est très bien entretenu, c'est émouvant... beaucoup de P. G. ont retrouvé les tombes de leurs camarades d'unités.

Au restaurant à Paris... une « Dame » est venue à moi en m'indiquant qu'un camarade P. G. voulait me voir ; je me suis trouvé en présence d'un monsieur assez fort, moustaches épaisses, chevelure abondante. Le tout paraissait bizarre! Une fois mes verres fumés enlevés, j'ai reconnu notre ami Garraud, de Gien. Francine son épouse, se livre souvent, avec succès, à cette petite supercherie.

Après avoir fait une longue visite de la capitale en car, un arrêt a eu lieu dans une ville méconnue Arras, qui grâce à de grands travaux de restauration conserve sa petite place avec l'hôtel de ville et son beffroi, la grande place qui constituent un remarquable ensemble de l'architecture flamande.

A Chalon-sur-Saône, un repas, toujours trop copieux, a permis de boucler la boucle : 3000 kilomètres sans encombre.

La maison Michel de Chauffailles avait bien fait les choses : magnifique car neuf : 18000 kilomètres. Le conducteur Thierry (Michel) avec son accent inimitable, il a su créer et entretenir la bonne ambiance, le tout avec intelligence. Il mérite notre reconnaissance.

Comme à l'accoutumée, et à la demande des voyageurs, je tiens, pour terminer à faire paraître les noms et adresses des intéressés afin de continuer cette belle chaîne d'AMITIE.

Ménage Jean de Grave, La Côte d'Hyot, 74130 Bonneville.

Pierre-Michel Grappin, 17, rue du 11 Novembre, 21000 Dijon.

Ménage Francisque Sarry, Cussy 42120 La Commelle Vernay.

Ménage J. Dumontet, Route Nationale, 69870 Lamure-sur-Azergue.

Ménage Charles Borie, 26, Allée des Tilleuls, 42330 Saint-Galmier.

Jean Poudevigne, Pradons 07120 Ruoms.

Ménage René Pelosse, 44, rue du Gl Leclerc 69470 Cours-la-Ville.

Jacques Brosse, Rontalon, 69510 Thurins.

Pierre Vaganay, 6, rue du 11 Novembre, 69700 Loire-sur-Rhône.

Mme D. Dauvillaire, Le Bourg, 71220 Passy-sur-Guye.

Mme Burdeau Jeannette, 71810 Salornay-sur-Guye.

Mme M. Degueurce, Le Bourg, 71220 La Guiche.

Ménage R. Moulérot, 71470 Ste-Croix-en-Bresse.

Ménage Pierre Cessac, 2, Pl. Allègre, 19240 Allasac.

Mme M. Gillet, Rés. des Frènes, 49, rue E. Pédron. 10000 Troyes.

Ménage Ducloux Paul, 71220 La Guiche.

Ménage Marcel Lautissier, Le Bourg, 71810 Sully.

Lavigne Henri, Quartier de la Gare, 07170 Villeneuve-de-Berg.

Trapet Pierre, Imp. de la Croix, 21370 Vellars-sur-Ouche.

Saillet Pierre, 60 Av. Patton, 54700 Pont-à-Mousson.

Suite en bas de page suivante

Le feuilleton du " LIEN " (exclusivité)

« L'ENCHANTÉ »

Roman inédit d'André BERSET.

CHAPITRE IV

Résumé de l'épisode précédent :

Antoine Blavien et ses copains, jeunes recrues de la classe 38, arrivent au régiment dans une période où il semble que la guerre soit imminente.

De ce fait, on exige d'eux un entraînement intensif doublé de théories patriotiques.

Heureusement, la fantaisie de leur jeunesse transpose tout cela en conceptions pas toujours respectueuses.

Antoine rentre dans la carrée en rêvassant. Il se dit que son père ne pourra plus l'enquiquiner avec son signe du zodiaque ; lui aussi est un lion, maintenant.

Il veut fixer son miroir au paquetage. Tout quimpe. Le miroir se casse en deux.

— « Chiottes ! sept ans de malheur. Ah ! Ben, je ne suis pas sorti de l'auberge ».

Le caporal Murat le prévient :

— « Aujourd'hui, jeudi 22 septembre, toute la chambrée est de piquet d'incendie. Nous n'avons pas le droit de nous coucher avant l'appel ».

— « Ça commence, la poisse ».

Qu'il se dit, le moufflet... Déjà qu'il a mal aux harpions, des douleurs partout, le palpitant vasouillard et le foie en vadrouille. Les potes lisent ou jouent aux cartes. Soudain, la porte de leur capharnaüm s'ouvre brusquement. Un sergent apparaît. Rouge, essoufflé ; il halète que ça fait peine à voir. Ça ne l'empêche pas de gueuler, la vache !

— « Alerte ! Mettez votre tenue de sortie : masque, musette, bidon, gamelle. Vite ! »

Il disparaît aussi sec. Ses pas se paument dans les couloirs. Les gars se regardent surpris. Pourquoi les fait-on habiller en tenue numéro un ? Ils vont jeter un coup d'œil dans les autres chambres. C'est un bordel inouï. Tout le monde s'apprête dans la bousculade. En rigolant. Certains chantent sur l'air de « Joseph ! Joseph ! » un refrain à la mode :

Hitler ! Hitler ! Ne nous fais plus attendre ;

Hitler ! Hitler ! On va te dérouiller.

Qui c'est qu'a dit qu'ils avaient pas le moral ? Faut dire que parmi tous ces clampins, il y a une majorité de types qui ne se démontent pas facile. Les polochons partent dans tous les coins. Pour être sincère, faut dire aussi qu'il y en a d'autres qui ne réagissent pas de la même façon. On aperçoit des infirmiers qui emportent sur des civières quelques jeunes bleus évanouis, des sensibles, ils n'ont pas fini de souffrir, les pauvres.

Antoine fulmine.

— « Il est con, ce serre-pattes, et si c'était une fausse alerte ! Cependant, dans la cour du quartier, ça s'agite drôlement. C'est un défilé incessant de vélos, motos, side-cars, autos, camions qui vont, viennent, arrivent, repartent. Des véhicules hippomobiles franchissent le portail à toute allure. La joie enthousiaste du début fait place à une gaîté nerveuse. On entend, ici et là, des « Hip ! Hip ! Hip ! Hurrah ! » C'est une espèce de défilement collectif.

Les lumières sont mises en veilleuse. Ça fait lugubre. Les officiers déambulent en tenue de campagne : guêtres, casque, masque à gaz et jumelles ; ça leur donne un petit air ridicule venu de l'inhabituel. Des canons sont installés, en batteries, sur le terrain de sport.

Au bout de deux heures d'attente, un adjudant vient dire aux jeunots de s'étendre sur leurs lits. Vous parlez ! Ronfler, avec un tel harnachement sur les endosses, ce n'est pas facile. Du moins, pas encore...

Le vendredi 23 septembre, le caporal Murat part pour les casemates. Il est très ému, et serre la main à tous « ses » hommes qui, l'un après l'autre, lui disent : « Merde ! »

La caserne est vide. Tous les anciens sont partis au baroud. Il ne reste que 5 caporaux et 1 sergent qui réunissent les bleus pour différentes théories : le fusil-mitrailleur, la défense aérienne, le revolver modèle 92 avec lequel ils jouent aux cow-boys. On met les bouchées doubles. Il faut que ces gaillards soient aptes au combat le plus rapidement possible.

Naturellement, comme dans toute bonne démocratie qui se respecte, il y a loin des bateleurs d'estrades à la réalisation. Rien n'a été prévu.

Le samedi 24 septembre, on constate que les réservistes que l'on a convoqués, il faut les loger, les nourrir, les vêtir. Mais avec quoi, dans une armée d'inconnus ? Eh bien ! avec les tenues des bleus, pardi ! Fissa on désape les gamins. Les minous, ils vont au refill de tout : les uniformes, les galtooses, les casques, les tatanes. On leur laisse juste un treillis, leurs affaires personnelles, un masque à gaz réformé et une paire de draps. Plus de chambres, plus de plumards, plus rien. On les parque sur la vaste prairie aux hautes herbes, devant la caserne.

Antoine et Briqua se fauillent jusqu'aux abords. Planqués dans les haies, ils voient une centaine de leurs copains embrigadés pour trimbaler des montagnes de puciers, des bas de châlits, des matelas anémiques, des traversins qui se gondolent (ils sont bien les seuls), des couvertures. D'autres sont embauchés pour dégager le quartier de tous objets inadéquats, aménager les piaules des arrivants, aider aux cuisines, apporter du matériel, des capotes, vestes, pantalons impeccables. Antoine souffle à Briqua :

— « Non mais, ils sont gonflés, ils nous ont refillé toute leur merde, alors qu'ils avaient des costards neufs ».

Ils se fauillent. Pas moyen de faucher pour l'instant, ils ne paument pas pour attendre.

Devant la caserne, le nez aux grilles, il y a un tas de pékins agglutinés. Des péquenots délurés font la navette entre les bistrotts et le quartier pour fourguer du picrate aux bidasses.

Voilà les réservistes ! Ils arrivent, par paquets d'une cinquantaine, bourrés comme des danses auvergnates. On les dirige péniblement vers le magasin d'habillement où quelques bleus, devenus gardes-mites, s'efforcent de les transformer en combattants présentables. Pas facile. Ils tempêtent, gesticulent, protestent, revendiquent et, finalement, se bigornent pour un rien...

D'ailleurs, des bagarres, il y en a dans tous les coins de la caserne. Jamais vu une telle couillasse.

« En route pour les plûches ! »

Antoine, Phago et Briqua ont juste le temps de faire un triple plongeon dans les hautes herbes. C'est marrant, personne ne leur a appris l'art de la reptation, mais ils savent déjà comme de vieux briscards. Phago examine Antoine :

— « Dis donc, t'as hérité d'un uniforme tout neuf, toi ? Comment t'as fait ? »

— « Bah ! Tu sais, dans ce foutoir, c'est facile de rentrer dans une carrée pour changer son treillis contre une tenue de sortie, c'est d'ailleurs pour ça que je ne peux pas aller aux plûches, je le salirais ».

Après ça, il leur faut couper à la corvée de cuisine, à celle des plats et autres babioles du même tabac.

La démerde au régimetoque, c'est une des bases de l'éducation. Un zigomar qui rentre là-dedans éternel paumé, en ressort toujours plus marle qu'avant. Quand il en a râpé de se taper les corvailles pour les autres, il se dit qu'il serait peut-être temps qu'il cogite pour se les rouler lui aussi. Plus tard, ça lui sert, dans la vie.

Après quatorze heures d'attente entrecoupée de travaux rebutants, nos deux cents bleus sont toujours là, dans l'herbe écrasée et mouillée maintenant. Parqués sans savoir où aller, beaucoup se sont couchés à même le sol. D'autres sur de vieux matelas humides. Ce n'est pas rutilant pour ces pauvres gosses mal préparés à une telle situation.

Antoine, qui depuis le départ du caporal Murat est devenu le chef de la chambre 46, prend avec lui quelques-uns des plus fûtés de l'équipe : Phago, Briqua, Laracine, Amboire. Ils décident une expédition sur leur ancienne « résidence ». Quel merdier ! En une journée, les réservistes en ont fait un taudis.

Des calots, fourchettes, cuillers, quarts, gamelles, bidons, havre-sacs, paletots, culottes, capotes, godasses, ceinturons traînent partout. Des zignes biturés à triple zéro sont affalés dans tous les coins. Ils ont pissé sur les murs et dégueulé dans les travées de lits mais... là-bas, au bout, il reste 9 plumards inoccupés, bien montés, installés, avec leur literie complète, faite au carré. Quelle aubaine pour nos lascars qui en prennent possession au nom de la débrouille. Ils sont heureux de se retrouver « chez eux » et s'endorment rapidement. Il est minuit.

Le dimanche 25 septembre, c'est un sergent qui vient les réveiller vers six heures du matin.

Après la journée de la veille, il faut reprendre des forces. Antoine va donc prendre son café, au réfectoire, en chemise et tête nue. Puis il retourne avec une veste et un calot. Et réitère après avoir emprunté les lunettes à Amboire et enfilé un treillis.

Chaque fois, on lui remet un casse-croûte complet. A savoir : un morceau de gros pain accompagné d'une minuscule porcif de fromage à tartiner.

Il n'attrapera pas le gros bide, mais c'est toujours mieux que rien.

Et puis, la journée de la veille recommence. On masse les bleus sur le terrain, devant la caserne, pour servir de vivier à corvailles. Ils s'y transmettent leurs informations :

— « Cette nuit, cent cinquante réservistes ont fait le mur ; la garde a été incapable de les arrêter ».

— « Par précaution, les bistrotts ont été fermés à neuf heures, mais ils connaissent la poloche, ils passaient tous par derrière ».

— « Il y a eu une bagarre monstre en ville. Ils étaient plus de trente à se tabasser ».

— « Tous les chevaux sont réquisitionnés ».

— « Toute la nuit, le phare allemand du Schwarzwald a été allumé. Ils s'en balancent, les chleus, de toutes nos conneries ».

Des sous-officiers tournent autour des jeunots, l'œil inquisiteur. Ils essaient de repérer ceux qui ont encore des tenus récupérables. Déjà Murgui, Rousset, Tudou se sont vus délester de leurs grolles, ils doivent remettre leurs chaussures basses civiles. Antoine se planque, il ne veut pas qu'on lui pique son bel uniforme. Au réfectoire, à midi, les repas sont copieux. On a l'impression que les cuisinots veulent se débarrasser de tout ce qu'ils planquaient depuis des mois : trois entrées, de l'oie, de la purée, de la compote de pomme. C'est l'abondance !

Des camions arrivent dans la cour. On leur dit de déposer leurs paquetages dedans. Puis on les rassemble.

— « En colonne !... Couvrez ! »

Un dernier garde à vous. Impeccable de la part de débutants.

— « En avant !... Marche ! »

Et la fraîche compagnie s'ébranle. Pas un ne sait où on les emmène. Les anciens qui restent leur font de grands signes d'adieux. Les jeunes répondent gaîment. Ils partent.

Nos hommes politiques se démènent. On étudie un mémorandum allemand. Les ambassades s'agitent. La diplomatie ne chôme pas. Ce ne sont que rencontres, réunions, communications, accords. Chacun essaie de ménager son petit intérêt personnel.

En raison de la gravité des événements, les mineurs du Nord acceptent de travailler des heures supplémentaires. Beaucoup de spectacles doivent interrompre leurs représentations, la vedette masculine étant sous les drapeaux. La T.S.F. parle de devoir, de sacrifices. Les crasseux tournent le bouton. D'autres clament qu'on n'en a rien à foutre d'aller se faire casser la gueule pour la finance sans Patrie.

Nos gamins, eux, marchent sur la route empuissière. Ils font des gestes d'au revoir aux paysans qui leur répondent calmement. Le soleil tape dur. Ils crèvent de chaleur. Comme encadrement, ils n'ont qu'un sergent et trois caporaux. Au bout de trois kilomètres la rouspétance commence :

— « La pause ! La pause ! »

Bon, il ne veut pas risquer une mutinerie, le vioquard qui les a en charge. Il les fait arrêter. Oh ! pas longtemps, juste deux minutes pour lisbroquer dans les fossés. Et, op ! On repart. Pas longtemps. Voilà un mominet qui tombe dans les diguedilles. Comme ça. Bras en croix. Les yeux vitreux face au ciel. Sur le bord de la route. Le sous-off en est complètement paumé. Phago s'approche, passablement éméché :

— « Je voudrais qu'il reste sur le carreau pour vous apprendre à nous crever ».

— « De quoi ? » qu'il braille, l'autre. — « Votre nom ? Matricule ? »

Ca y est ! C'est parti le déconophone à roulettes. Il sort un carnet de sa vareuse, et pond déjà les grandes lignes de son rapport. Puis il laisse un caporal avec le pauvre mec évanoui, lui promettant d'envoyer quelqu'un, et fait repartir la colonne. Ça gronde de plus en plus dans les rangs. Les mômes, on leur a dit que jadis, leurs prédécesseurs avaient trucidé un colonel. D'ici qu'ils se farcissent le serre-pattes il n'y a pas l'herbe. Sûr que cézingue il préférerait être ailleurs. Sous la mitraille, les obus, les shrapnells, devant son général ou sa femme, qu'avec ces tordus juvéniles.

On entend des appels.

— « Y'en a encore un dans les vapes ! »

Décidément, ils ne tiennent pas le litre ces duglands. Celui-là est violacé, le nez dans la gadoue. Nouvel arrêt. Les discussions reprennent. Il ne va tout de même pas éparpiller tous ses caporaux dans la nature...

Chiottes ! : Mince !

Sorti de l'auberge : Libéré

Poisse : Malheur

Clampins : Garçons

Endosses : Epaulés

Garde mites : Garde-magasin d'habillement

Couillasse . Pagaille (en l'occurrence)

Avoir râpé : En avoir assez

Mominet : Jeune

Tomber dans les diguedilles : S'évanouir

Déconophone à roulettes : la stupidité

Lerche : Loin

Cézingue : Celui-ci

Duglands : Imbéciles

(A suivre)

Tous droits réservés. A. BERSET,

Le Lien V.B. - X.A, B, C et A.C.

Bicentenaire

« Petite histoire du mot Révolution, cet excitant « bon marché ». Le comique de son emploi par les gens en place, vers 1889 ».

Paul Valéry-Deuvres, tome 2,

p. 904 - (Pléiade).

CHRONIQUE de PAUL DUCLOUX Suite

Ménage René Millet, 20, rue de la Mairie, 69410 Champagne-au-Mont-d'Or.

Mme Clémentine Blot, Mas Gibol 30500 Allègre.

Ménage Louis Rogeon, 22, rue de Belle Fontaine 49200 Parthenay.

Ménage Gaston Sauge, rue des Marnières, 36600 Valençay.

Mme L. Berland, Les Jeandeaux, 71220 Mornay.

Mme Irène Mercier, 3^e Avenue 24 Marcinelle 6001 Belgique.

Ménage Lauferon, Les Boulays 71420 Oudry.

André Guichard, Vellefaux, 70000 Vesoul.

Jules Ribet, 63, rue de la République, 31800 Saint-Gaudens.

Ménage Lucien Bauron, Au Bourg, 71190 Etang-sur-Arroux.

Notre ami TRINQUETTE, à sa sortie de l'hôpital, s'est trouvé sur notre parcours, avant Langres. Il nous a remis un petit cadeau « liquide »... qui nous a suivi pendant tout le voyage.

CHANELIERES Jean, de la Loire, n'a pu venir, son frère victime d'un infarctus était encore à l'hôpital.

Notre sympathique Haut-Marnais LEMOINE, après une visite médicale, a été obligé de rester chez lui. Il n'a même pas pu nous rejoindre à Colombey.

Naturellement nous adressons à tous nos vœux de complète guérison.

Et pourquoi pas... à l'année prochaine !

PAUL DUCLOUX - 24593 X.B.

SOLUTION DES MOTS CROISÉS N° 454

HORIZONTALEMENT :

I. - Partir. - S.E. — II. - Ebionites. — III. - Rongement. — IV. - Picore. - S.A. — V. - Lee. - Hum. — VI. - Ems. - In. - E.P. — VII. - Xe. - Réelle. VIII. - Envi. - Relu. — IX. - Statuier.

VERTICALEMENT :

1. - Perplexes. — 2. - Aboiement. — 3. - Rinces. - Va. — 4. - Togo. - Rit. — 5. - Inertie. — 6. - Rime. - Nerf. — 7. - Te. - Lei — 8. - Sensuelle. — 9. - Estampeur.

N° de commission paritaire : 786 D 73

Dépôt légal : 3^e trimestre 1989

Cotisation annuelle : 50 F donnant droit à l'abonnement annuel au journal.

Le Gérant : J. LANGEVIN

IMPRIMERIE J. ROMAIN - 79110 CHEF-BOUTONNE